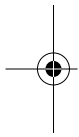


1

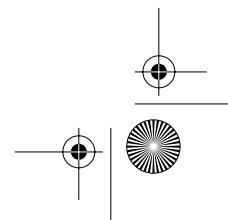
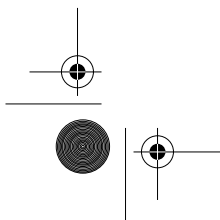
Tomber de sommeil

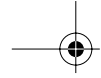


Je tombe de sommeil. Je tombe dans le sommeil et j'y tombe par l'effet du sommeil. Comme je tombe de fatigue. Comme je tombe d'ennui. Comme je tombe de détresse. Comme je tombe, en général. Le sommeil résume toutes ces chutes, il les rassemble. Le sommeil s'annonce et s'emblématise à l'enseigne de la chute, de la descente plus ou moins rapide ou de l'affaïssement, de la défaillance.



Vient encore s'y joindre : comme je défaïlle de plaisir ou de peine. Cette chute à son tour, dans l'une ou l'autre de ses ver-

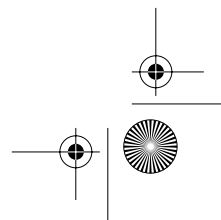
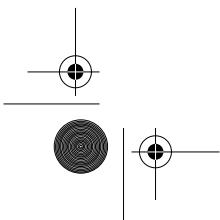
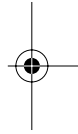
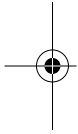


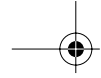


sions, se mêle aux autres. Lorsque je tombe dans le sommeil, lorsque je sombre, tout est devenu indistinct, le plaisir et la peine, le plaisir lui-même et sa propre peine, la peine elle-même et son propre plaisir. L'un passant dans l'autre engendre la fatigue, la lassitude, l'ennui, la léthargie, le décrochage, le désamarrage. Le bateau doucement quitte ses amarres, et dérive.

La peine du plaisir, c'est quand il ne peut plus se supporter lui-même. C'est quand il se renonce et ne se permet plus de seulement jouir. Les amants épuisés s'endorment. Le plaisir de la peine, c'est lorsqu'elle insiste, non sans perversité, pour s'entretenir et pour se goûter elle-même en s'irritant plus avant. C'est quand elle se complaît, ne serait-ce que dans sa propre plainte. Elle ne se laisse pas seulement peiner et protester contre la peine, elle consent à s'endormir elle-même en quelque sorte – au sens où l'on dit « endormir la douleur » – quitte à connaître un réveil redoutable.

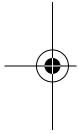
Dans tous les cas, la défaillance et la chute





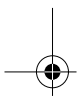
consistent à ne pas laisser subsister un état avec la tension qui lui est propre (un état de tension qui n'est donc pas un « état »). Avec sa tension et son intention qui se détendent, qui se déprennent : celles de l'activité dans la fatigue, celles de l'intérêt dans l'ennui, celles de l'espoir ou de la confiance dans la détresse, celles du plaisir dans son déplaisir, celles du refus de la peine dans sa délectation morose. Une acuité s'émousse, un élan se perd, une vigilance s'endort.

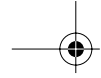
*



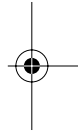
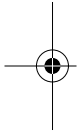
Une vigilance s'endort : c'est ainsi que nous sommes de toutes parts conduits ou reconduits vers le motif du sommeil dès que s'énonce une défaillance quelconque, aussitôt que s'esquisse un renoncement, un abandon, une décrue ou un retrait de l'intentionnalité sous l'une quelconque de ses formes.

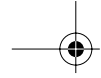
Une vigilance s'endort, car seule, par définition, la vigilance peut s'endormir. Seule la veille peut laisser place au sommeil, et la





vigilance gardée procède d'un sommeil refusé, d'une somnolence refusée. La sentinelle doit lutter contre le sommeil, ainsi que le fait le guetteur d'Eschyle, ainsi que l'oublie les compagnons du Christ. Qui renonce à la vigilance renonce à l'attention et à l'intention, à toute espèce de tension et d'attente ; il entre dans la déliaison des projets et des visées, des anticipations et des calculs. C'est cette déliaison que rassemble – en mode réel ou symbolique – la chute dans le sommeil. Cette chute est la chute d'une tension, c'est une détente qui ne se contente pas d'un degré inférieur et limité de tension, mais qui descend dans la proximité infinitésimale du degré nul : jusqu'à cette intimité tendancielle avec la simple inertie que l'on connaît aux corps des enfants endormis et qui, pour nous, se signale parfois lorsqu'au bord du sommeil nous ressentons encore que nous commençons à cesser de sentir le tonus élémentaire de notre corps. Nous sentons le suspens du sentir. Nous nous sentons tomber, nous ressentons la tombée.

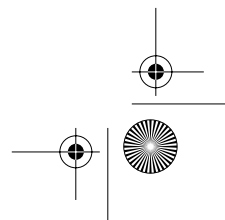
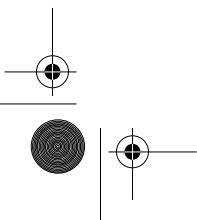
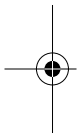




*

On tombe de sommeil dans le sommeil : il est lui-même, le sommeil, la force qui se précède et qui entraîne sa puissance dans son acte. Si je tombe de sommeil, c'est que déjà le sommeil a commencé à s'emparer de moi et à m'envahir avant même que je dorme, avant que je commence à tomber. Nous disons que le sommeil nous gagne : il gagne sur nous, il étend son emprise et son ombre avec la discrétion et la constance qui sont celles du soir, de la poussière, de l'âge.

Cette antécédence du sommeil peut se prolonger indéfiniment. Ainsi, les monuments anciens ne dorment pas à proprement parler, mais ils sont plongés dans une somnolence, dans un engourdissement qui provient de leur abandon et dont le Sphinx de Guizeh offre depuis longtemps la figure exemplaire, avec les statues de l'île de Pâques. Notre curiosité ni notre admiration ne peuvent réveiller les dieux, les princes, les conquérants, ni les foules sou-





mises au travail ou à la prière de leurs célébrations. Comme on le dit en français, ces monuments sont « désaffectés » : ils sont vidés de leurs attributions et, avec elles, des affects qui y répondaient. Les pyramides d'Égypte ou du Mexique, les palais impériaux ou royaux, les temples et les cathédrales ne cessent pas d'être gagnés par un sommeil qui ne peut ni les endormir tout à fait, ni les confier à une libre existence de ruines qui pourrait faire une autre vie, une métamorphose, voire une métempsychose – comme il arrive lorsque la ruine se contente de se fondre dans son paysage ou bien dans une autre construction, sans pénétrer dans la mémoire monumentale.

Mais le sommeil n'est pas métamorphose. Tout au plus pourrait-il être compris comme une endomorphose, comme la formation interne ou comme la formation d'une intériorité là où l'intérieur, scellé, paraissait tout entier projeté dans les intentions et dans les extensions de l'existence vigile. Formation interne, mais sans transformation de l'être. Endomorphose provi-

